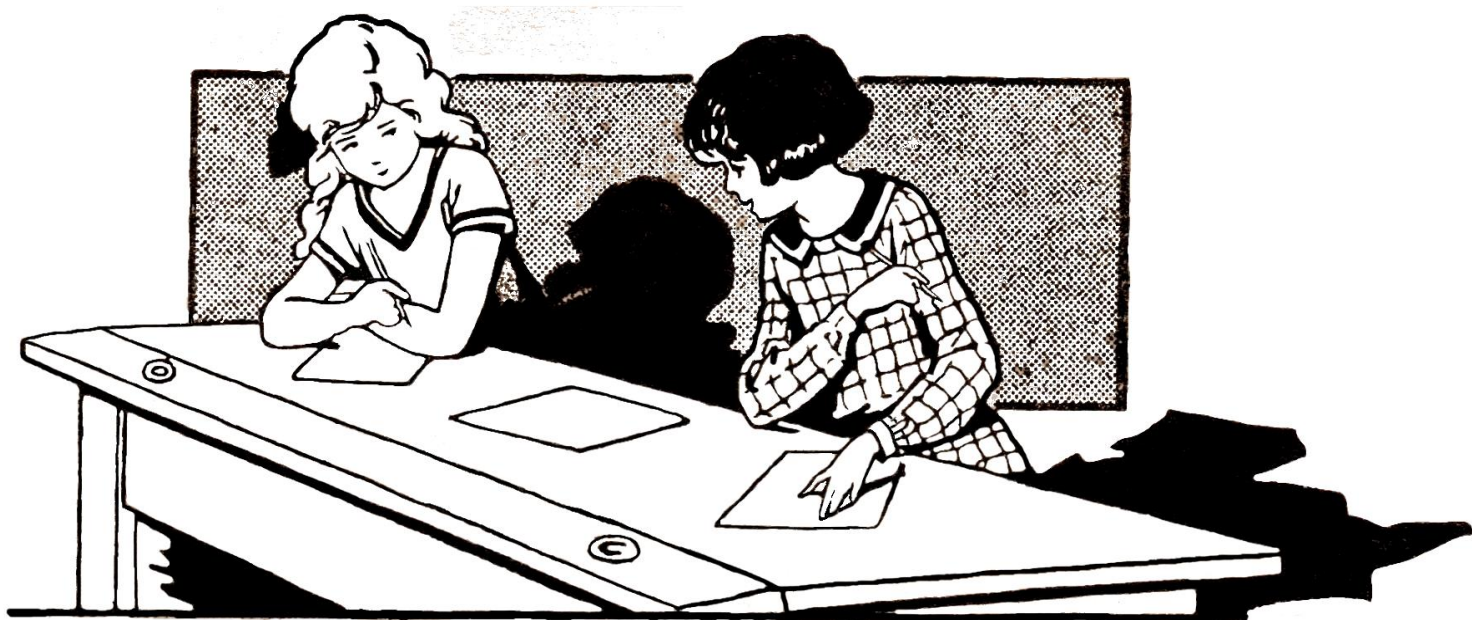


HELLÈLE

Les giroflées



THÉÂTRE



Les giroflées

Saynète, par HELLELE

PERSONNAGES

JEANNINE.
ANDRÉE.
Mme DUVAL.

SCÈNE I

JEANNINE, ANDRÉE

ANDRÉE *entrant*. — Jeannine, voudrais-tu m'aider à tendre un cordeau pour planter les giroflées dans mon jardin ?

JEANNINE. — Oh ! je n'ai pas le temps, j'ai encore une leçon à apprendre.

ANDRÉE. — Tu l'apprendras plus tard ! J'ai besoin de toi en ce moment.

JEANNINE. — Mais non, Andrée, il faut que...

ANDRÉE, *l'interrompant*. — Je ne veux pas attendre, mes giroflées sont prêtes à repiquer ; si je ne fais pas tout de suite ce petit travail, elles vont s'abîmer. Le père Adolphe me les a apportées ce matin, elles sont superbes, il m'a choisi un assortiment magnifique. Tu penses bien qu'il est urgent de les soigner ! Laisse donc ta leçon, et viens !

JEANNINE. — Non, Andrée, il faut être raisonnable, tu le sais bien.

ANDRÉE. — Eh bien ! mais... il est très raisonnable de repiquer ces fleurs, qui, sans cette précaution risquent de se faner, de se perdre. Et puis, tu m'agaces avec tes sermons !

JEANNINE. — Voyons, Andrée, tu avais pris l'autre jour encore de si belles résolutions lorsque cousin Pierre, notre tuteur, nous a annoncé la prochaine arrivée de tante Berthe.

ANDRÉE. — A propos, as-tu entendu parler d'elle depuis ?

JEANNINE. — Non, pas du tout. Je ne sais si elle est revenue maintenant de cette longue absence.

ANDRÉE. — Pourvu que nous lui plaisons ! Crois-tu réellement qu'elle consentira à nous prendre chez elle ?

JEANNINE. — Je l'espère encore. Il avait été convenu, à la mort de notre pauvre maman, que, sitôt de retour en France, tante Berthe se chargerait de nous.

ANDRÉE. — Cousin Pierre paraissait croire qu'elle ne le voudrait plus.

JEANNINE, *soucieuse*. — C'est vrai. Parce qu'il a écrit à tante Berthe que nous étions... un peu... insupportables... trop étourdies...

ANDRÉE. — Oui, comme il dit : (*D'un ton solennel.*) in-su-bor-données !

JEANNINE. — Alors tante Berthe avait répondu qu'elle ne voudrait pas se charger d'enfants mal élevés, dont elle ne pourrait se faire obéir. On nous mettrait en pension toutes les deux ; nous passerions nos vacances ici ; et tante Berthe se désintéresserait de nous.

ANDRÉE. — Oh ! Jeannine, ce serait bien mal de sa part.

JEANNINE. — Que veux-tu ! Cousin Pierre a pu lui faire de nous un tableau affreux.

ANDRÉE. — Il ne nous connaît pour ainsi dire pas ! Il est toujours parti, et quand il revient ici, c'est pour entendre les plaintes de sa vieille Delphine,

qui ne peut pas nous souffrir et crie toujours après nous.

JEANNINE. — Elle est âgée, et nous la dérangeons dans ses habitudes, dans ses petites manies. Et puis, Andrée, il faut tout dire, nous ne sommes pas toujours très sages, avoue-le !

ANDRÉE. — Quoi d'étonnant quand on se sent toujours mal vu, quand on est critiqué, puni à tort et à travers ! Et puis, ce ne serait pas une raison pour nous traiter comme elle le fait... Comme ce jour où elle a cassé ta poupée exprès pour nous punir, parce que... parce que... en voulant lui aider à la cuisine j'avais mis, sans faire attention, des pois cassés dans le moulin à café. (*Riant.*) Te rappelles-tu sa surprise lorsqu'elle a voulu mettre son café moulu dans le filtre ?

JEANNINE. — Je me rappelle surtout ma pauvre poupée cassée en morceaux.

ANDRÉE. — Oui, elle avait cru que c'était toi la coupable. C'était méchant à elle de se venger ainsi. Et ce n'est pas la seule fois ! Pourtant, nous ne sommes pas si méchantes, il me semble... toi surtout !

JEANNINE. — Vois-tu, je crois que la décision de tante Berthe dépendra beaucoup de l'impression que nous lui ferons à son arrivée. En tous cas, si nous allions chez elle, il faudrait être raisonnables.

ANDRÉE. — Je ne demande pas mieux, et je suis sûre que cela me serait facile si quelqu'un s'occupait un peu de moi pour m'encourager... ou me réprimander quand ce serait juste... Et puis, enfin, pour tout dire, si quelqu'un m'aimait un peu. Si je ne t'avais pas, qu'est-ce que je deviendrais !

JEANNINE. — Je crois que cousin Pierre nous aime bien.

ANDRÉE. — Mais nous ne le voyons jamais, ou presque jamais, et chaque fois ce sont de nouvelles histoires avec Delphine.

JEANNINE. — Ce n'est pas agréable pour lui.

ANDRÉE. — Ni pour nous, dis donc ! Ah ! que je voudrais aller chez ma tante !

JEANNINE. — Moi aussi ! Pourtant, nous la connaissons à peine.

ANDRÉE. — Mais je suis sûre qu'elle est très bonne. D'abord il paraît qu'elle ressemble beaucoup à maman, et tu sais bien que maman... Ah ! on était sage avec elle, et pourtant jamais elle ne punissait !

JEANNINE. — C'est vrai ! On dit, en effet, que tante Berthe lui ressemble au moral comme au physique. Je me demande si je la reconnaitrai, ma tante. Il y a si longtemps que je ne l'ai vue !

ANDRÉE. — Oh ! moi, je la reconnaitrai bien du premier coup.

JEANNINE. — Ce n'est pas sûr !

ANDRÉE. — Je parie ma plus belle giroflée.

JEANNINE. — Je tiens le pari !

ANDRÉE. — Et je parie toutes les fleurs de mon jardin qu'elle est très bonne, et qu'elle voudra bien nous prendre chez elle.

JEANNINE. — Pour cela, soyons raisonnables, et si tante Berthe arrive un de ces jours, tâchons de lui faire une bonne impression.

ANDRÉE. — Ah ! oui, je t'assure que je serais un

15-06-1992

modèle de sagesse ! Mais, en attendant, mes giroflées vont se faner. Viens donc m'aider quelques instants.

JEANNINE. — Je te dis que j'ai encore ma géographie à apprendre.

ANDRÉE. — Tu as bien le temps, puisque nous n'avons pas de leçon aujourd'hui.

JEANNINE. — Comment ! nous n'avons pas de leçon aujourd'hui ? Tu sais bien que si, au contraire !

ANDRÉE. — Mlle Larive est malade, elle a fait dire qu'elle ne pourrait pas venir.

JEANNINE. — Oui mais elle envoie à sa place une autre maîtresse.

ANDRÉE, *surprise*. — Comment ?

JEANNINE. — Delphine ne te l'a donc pas dit ? Je croyais que tu le savais.

ANDRÉE. — Mais non, je n'en savais rien ! Sans quoi je n'aurais pas entrepris mes travaux de jardinage ! Je croyais avoir toute ma matinée libre. Il est trop tard maintenant, je ne peux pas laisser mes plantes ainsi ! Tant pis pour la maîtresse remplaçante, elle se passera de moi.

JEANNINE. — Andrée, tu ne feras pas cela !

ANDRÉE. — Et pourquoi, s'il te plaît ? Tu diras que je suis souffrante, enrhumée... ou bien que j'ai la fluxion, le choléra, la peste, n'importe quoi, enfin !

JEANNINE. — Non, Andrée ; voyons... tu oserais mentir ?...

ANDRÉE. — D'ailleurs, je n'ai pas fait mes devoirs ni appris mes leçons.

JEANNINE. — Oh !

ANDRÉE. — Je croyais avoir le temps.

JEANNINE. — Pourquoi attendre toujours au dernier moment pour faire tes devoirs ?

ANDRÉE. — Tiens, on sonne ! c'est elle ! Je file au jardin. Tu m'excuseras comme tu pourras.

JEANNINE *la retenant*. — Ah ! non, Andrée, reste ici !

ANDRÉE. — Et mes giroflées ?

JEANNINE. — Tant pis, tu les planteras tantôt. Il ne faut pas manquer la leçon, tu nous attirerais des histoires.

ANDRÉE. — Ah ! c'est assommant, je ne veux pas laisser perdre mes plantes.

JEANNINE. — Voyons, fais-le pour moi ; tu sais bien que si tu fais des bêtises, cela retombera sur moi comme sur toi.

ANDRÉE. — Ah ! ma petite Jeannine, je t'aime bien, mais...

SCÈNE II

LES MÊMES, Mme DUVAL

(*Elle est vêtue en personne âgée, la tête enveloppée d'une capote ancienne, et elle porte des lunettes.*)

Mme DUVAL. — Bonjour, mes enfants. Je n'ai pas encore le plaisir de vous connaître, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous par mon amie, Mlle Larive, qui m'a priée de la remplacer pour quelques jours près de vous. Elle est assez souffrante de sa bronchite, mais elle espère pouvoir reprendre ses leçons dans une huitaine. (*A Jeannine.*) Voyons, c'est vous qui êtes Jeannine, n'est-ce pas ?

JEANNINE *lui serrant la main*. — Oui, Mademoi... Madame...

Mme DUVAL. — C'est vrai, vous ignorez qui je suis. Je me présenterai donc moi-même : Mme Duval. Et voici, je pense, la petite Andrée ? (*Andrée lui serre la main en silence.*)

Mme DUVAL. — Eh bien ! mes enfants, nous allons tout de suite nous mettre au travail. Je vais voir où vous en êtes de vos études. (*Elle s'assied près de la table. Les deux fillettes prennent place en face d'elle.*) Les devoirs sont-ils faits ? Vous devez avoir un carnet où Mlle Larive inscrivait les devoirs et leçons ?

JEANNINE. — Oui, voici le mien, Mademoiselle.

Mme DUVAL. — Et le vôtre, Andrée ?

ANDRÉE. — Je ne l'ai pas, Madame.

Mme DUVAL. — Comment, vous ne l'avez pas ? Et vos livres et cahiers, où sont-ils ?

ANDRÉE. — Je ne les ai pas, Madame.

Mme DUVAL. — Voyons, mon enfant, il faut me les apporter. Vous savez bien que je ne puis vous donner votre leçon sans cela.

ANDRÉE. — Oui, je sais bien.

Mme DUVAL. — Eh bien ! où sont-ils ?

ANDRÉE. — Ils ne sont pas ici.

Mme DUVAL. — Je le vois bien.

JEANNINE. — Voyons, Andrée, va les chercher. Ils sont dans ta chambre ?

ANDRÉE. — Est-ce que je sais !

Mme DUVAL. — Il faut les trouver, mon enfant. Dépêchez-vous pendant que je regarde les devoirs de votre sœur. (*Elle commence à lire attentivement dans un cahier.*)

JEANNINE, *bas à Andrée*. — Andrée, je t'en prie, sois raisonnable. Va vite chercher tes cahiers et tes livres.

ANDRÉE, *de même*. — Oui, tiens, j'y vais. Seulement ne t'inquiète pas si je suis un peu longtemps. J'irai par la même occasion mettre mes giroflées en jauge.

JEANNINE. — Non, n'y va pas !

ANDRÉE. — Mes pauvres giroflées !

JEANNINE. — Tiens, reste ici. Je vais les chercher, moi, tes livres ! (*Haut.*) Excusez-moi, Madame, je reviens dans un instant.

Mme DUVAL. — Allez, mon enfant. (*Jeannine sort.*)

SCÈNE III

Mme DUVAL, ANDRÉE

Mme DUVAL, *finissant de lire le devoir de Jeannine*. — Oui, c'est bien, c'est très bien. Aviez-vous à faire le même devoir, ma petite Andrée ?

ANDRÉE. — Oui, Madame.

Mme DUVAL. — J'espère qu'il sera aussi bien que celui de votre sœur ?

ANDRÉE. — Je ne pense pas.

Mme DUVAL. — Parce que ?

ANDRÉE. — Parce que je ne l'ai pas fait.

Mme DUVAL. — Ah ! c'est dommage. Mais voyons, en attendant votre sœur, je vais vous interroger un peu. Vous apprenez l'histoire de France, n'est-ce pas ? Où en êtes-vous ?

ANDRÉE. — A Mardochée.

Mme DUVAL. — Hein ! à Mardochée, dans l'histoire de France ? Que voulez-vous dire ? Vous pensez à votre Bible ! Eh bien, n'importe ! parlez-moi de Mardochée... (*Un silence.*)... C'était l'oncle de ?... d'Esther, n'est-ce pas ?... Esther avait épousé... Qui ?... Ass... Assu...

ANDRÉE, *toujours maussade*. — Oui, oui, assurément.

Mme DUVAL, *contrariée*. — Laissons ce sujet, je crois en vérité que vous ne voulez pas répondre. Vous apprenez aussi sans doute les sciences naturelles ?... la botanique ?

ANDRÉE, *très vite*. — Ah ! oui. (*Récitant.*) Les giroflées sont des plantes herbacées, annuelles ou bisannuelles, de la famille des crucifères. Les fleurs sont ordinairement jaunes ou pourpres.

Mme DUVAL. — Oh ! très bien, voilà qui est su ! C'était votre leçon pour aujourd'hui, sans doute ? Pouvez-vous me citer d'autres plantes de la famille des crucifères ?

ANDRÉE, *reprenant l'air apathique*. — Non.

Mme DUVAL. — Voyons, votre leçon devait comporter autre chose que les giroflées ? Vous n'aviez pas que cela à étudier ?

ANDRÉE, *avec un soupir*. — Au contraire, je n'avais que des giroflées pour ce matin !

Mme DUVAL. — Eh bien, il y a plusieurs variétés de giroflées. Pouvez-vous m'en citer quelques-unes ? (*Un silence.*) N'avez-vous pas entendu parler de la julienne ?

ANDRÉE. — C'est un bon potage... Il y a aussi la giroflée à cinq feuilles.

Mme DUVAL, *sévèrement*. — Est-ce que vous vous moquez de moi ? Je ne suis pas venue pour entendre des plaisanteries déplacées. Tâchez de répondre convenablement quand je vous interroge. Passons à la géographie. Je vois que votre sœur devait étudier les principaux sommets des Pyrénées et des Alpes. Pouvez-vous m'en citer quelques-uns?... Voyons, dans les Alpes, nous avons le mont Blanc... le mont Cenis...

ANDRÉE, *répétant*. — Le mont Blanc... le mont Cenis...

Mme DUVAL. — Eh bien ! après ?...

ANDRÉE. — Le mont... le mont... Morency.

Mme DUVAL, *avec accablement*. — Oh ! c'est navrant ! Elle en fait exprès... Dites-moi ce que vous faites en arithmétique. Avez-vous commencé les règles de trois ?

ANDRÉE. — Oui, de trois, de quatre et de cinq.

Mme DUVAL, *très mécontente*. — Vous déraisonnez ! Faites-vous des problèmes sur les règles d'intérêt ?

ANDRÉE, *bâillant*. — Ah ! oui, et je n'y trouve aucun intérêt !

Mme DUVAL, *se levant*. — Mon enfant, vous n'êtes qu'une impertinente ! Je n'admets pas qu'on me manque ainsi de respect. Je n'ai plus qu'à me retirer.

SCÈNE IV

LES MÈMES, JEANNINE

JEANNINE, *entrant avec les livres et cahiers d'Andrée*. — Voici, Madame, tout le petit bagage de ma sœur.

Mme DUVAL. — Je vous remercie, mais c'est inutile. Votre sœur témoigne d'une telle mauvaise volonté, et s'est montrée si impolie envers moi que je ne resterai pas un instant de plus. J'informerai Mlle Larive de ce qui s'est passé.

JEANNINE, *balbutiant, atterrée*. — Oh! Madame, ce n'est pas possible! Est-ce que vraiment, Andrée...?

Mme DUVAL. — Je le regrette vivement; j'aurais été heureuse de m'intéresser à vous. Mais il est inutile de prolonger cette scène. Votre tuteur verra ce qu'il doit faire. (*Elle se prépare et met ses gants pour partir.*)

JEANNINE, *pleurant*. — Oh! Andrée, Andrée! ce n'est pas bien! Comment as-tu agi ainsi?

ANDRÉE, *troublée*. — Pardonne-moi, Jeannine, j'étais si contrariée pour mes plantes!

JEANNINE. — Tu sais pourtant dans quels ennuis tu nous entraînes!

ANDRÉE. — Nous?... Ah! c'est vrai! Oui, j'aurais dû y penser! C'est toi qui auras encore à pâtir par ma faute!... Ah! que je suis donc sotté... Et au moment où tante Berthe doit revenir!... Mon Dieu!... Ma pauvre Jeannine, je suis insupportable!... Mais tu ne seras pas punie injustement! (*A Mme Duval.*) Madame, je vous fais toutes mes excuses.

Mme DUVAL. — C'est bon, c'est bon, vous vous expliquerez avec votre tuteur.

ANDRÉE. — Oh! Madame, écoutez-moi, je vous en conjure!

Mme DUVAL. — Je n'ai pas besoin de vos explications.

ANDRÉE. — C'est à cause de mes giroflées.

Mme DUVAL. — Que m'importe!

ANDRÉE. — Mais il importe beaucoup pour Jeannine. Vous comprenez, dites bien que moi seule suis coupable, que Jeannine est très bonne, très raisonnable, que ce n'est pas sa faute, au contraire, si je suis insupportable.

Mme DUVAL. — Je n'ai pas à parler de votre sœur. Je dirai seulement ce qui s'est passé entre vous et moi.

ANDRÉE. — Oui, mais ce n'est pas juste! Chaque fois que je fais une bêtise, elle en est punie comme moi. Et cette fois surtout, il ne le faut pas! Je vous en prie, Madame, expliquez bien la chose, pour que tante Berthe consente à prendre Jeannine chez elle. Moi, j'irai en pension... (*Avec désespoir.*) et je passerai mes vacances ici... seule avec Delphine!

JEANNINE. — Tu sais bien que non, Andrée, je ne te laisserai pas. Nous renoncerons plutôt à aller chez tante Berthe.

Mme DUVAL. — Vous désirez donc bien y aller, chez cette tante?

JEANNINE. — Oh! oui, Madame!

ANDRÉE. — Si vous saviez quelle est notre existence ici, avec la vieille Delphine!

JEANNINE. — Voyons, Andrée!

Mme DUVAL. — Mais votre tante est peut-être très sévère?

ANDRÉE. — Oh! qu'importe! J'accepterai volontiers qu'elle me gronde, qu'elle me punisse même... pourvu qu'elle s'occupe vraiment de nous, au lieu de nous laisser à l'abandon, comme c'est le cas ici. Il me semble que si on m'aidait, si on m'aimait, je ne serais pas plus méchante qu'une autre.

Mme DUVAL, *souriant*. — Vous croyez?

ANDRÉE. — Mais si tante Berthe me prend en grippe du premier coup, tout est perdu! (*Suppliante.*) Madame, vous avez l'air très bonne! Pardonnez-moi mes inconvenances, mon impolitesse. Je vous promets de faire tout mon possible pour réparer... (*Tragique.*) Je laisserai mourir mes giroflées!... Mais ne dites rien de cette histoire!

Mme DUVAL, *sévèrement*. — Vous voulez tromper

vos tante, et vous faire passer pour meilleure que vous n'êtes en réalité?

JEANNINE. — Oh! non, seulement cousin Pierre, à cause de Delphine, nous fera voir déjà sous un si vilain jour!

Mme DUVAL. — Je veux bien ne rien dire à votre tuteur, mais votre tante saura tout.

JEANNINE. — Est-ce que vous la connaissez?

Mme DUVAL. — Oui, je la connais fort bien.

ANDRÉE. — Oh! alors, Madame, expliquez-lui les choses: il est indispensable qu'elle nous prenne pour nous corriger de nos défauts... moi surtout!

JEANNINE, *souriant*. — Moi aussi! toutes les deux!

ANDRÉE. — Elle remplacera notre chère maman.

Mme DUVAL, *émue, à part*. — Pauvres petites! elles ont bien raison.

JEANNINE. — Et nous l'aimerons beaucoup.

ANDRÉE. — Nous l'aimons déjà!

Mme DUVAL. — Mais vous ne la connaissez pas!

ANDRÉE. — Oui, puisqu'elle ressemble à maman.

Mme DUVAL, *à part*. — Etourdie, mais bon cœur! C'est bien ce que je pensais! Les pauvres chères petites! oui, il leur faut une bonne affection maternelle!

ANDRÉE, *suppliante*. — Intercédez pour nous.

Mme DUVAL. — C'est inutile!

JEANNINE et ANDRÉE. — Oh! pourquoi?

Mme DUVAL. — Parce que la décision de votre tante était déjà prise, et cette petite scène d'aujourd'hui ne peut que la confirmer.

JEANNINE, *atterrée*. — Oh! mon Dieu!

ANDRÉE. — Ma pauvre Jeannine... c'est ma faute!

Mme DUVAL. — Je n'ai rien à dire, rien à expliquer à votre tante: elle sait déjà tout.

JEANNINE et ANDRÉE. — Comment?

Mme DUVAL, *ôtant sa capote et ses lunettes*. — Car votre tante, c'est moi!

JEANNINE et ANDRÉE. — Oh! ma tante! vous!

Mme DUVAL. — Oui, je voulais savoir ce que vous pensiez, ce que vous désiriez, vous connaître un peu sans que vous sachiez qui j'étais... et j'ai usé de cette petite ruse.

ANDRÉE. — Hélas! vous avez pu me juger du premier coup. Quelle triste opinion vous aurez de moi!

JEANNINE, *tristement*. — Adieu donc nos si chers espoirs!

Mme DUVAL. — Au contraire, je suis bien décidée, mes pauvres petites, à vous prendre chez moi.

JEANNINE et ANDRÉE, *courant dans ses bras avec un cri de joie*. — Oh! ma tante, quel bonheur! Est-ce possible!

Mme DUVAL. — Et à vous aimer... et vous aider à devenir meilleures.

ANDRÉE. — Oh! ma tante, merci!

Mme DUVAL. — Je remplacerai de mon mieux votre chère maman.

JEANNINE. — Oh! vous lui ressemblez, et je vois bien que vous êtes bonne comme elle.

ANDRÉE. — J'avais pourtant parié que je vous reconnaîtrais bien du premier coup.

Mme DUVAL, *riant*. — Tu as perdu ton pari.

ANDRÉE. — Mais vous aviez triché en vous déguisant! En tous cas, j'ai gagné mon deuxième pari!

Mme DUVAL. — Et c'était?

ANDRÉE, *lui sautant au cou*. — J'avais parié que vous étiez très bonne.